

TITRE : LA TORNADE.

SOUS-TITRE : THRILLER SPIRITUEL.

AUTEUR : NGO NTET ROSE.

Préface.

L'Histoire retient les noms des rois, des conquérants et des révolutions. Elle grave dans la pierre les dates des batailles, les frontières déplacées et les traités qui changèrent le destin des nations. Pourtant, les drames les plus profonds naissent souvent loin des palais et des champs de guerre. Ils prennent racine dans ces villages oubliés où le temps semble s'être arrêté, où les saisons remplacent les calendriers, où la foi demeure parfois la seule richesse d'un peuple.

C'est dans l'un de ces territoires, quelque part en Europe de l'Est, au lendemain des grands bouleversements qui marquèrent le début du XIX^e siècle, que commence cette histoire.

Les chemins y étaient difficiles, les hivers interminables, les récoltes incertaines. Les maisons, bâties de bois et de pierre, résistaient tant bien que mal au vent qui descendait des montagnes et balayait les plaines. Les cloches d'une vieille église, usées par les années, ne sonnaient plus qu'à de rares occasions. Depuis longtemps déjà, aucun prêtre ne demeurerait parmi ces populations dispersées. Les générations s'étaient succédé dans l'attente d'un pasteur. Les baptêmes se faisaient attendre, les mourants quittaient ce monde sans recevoir les derniers sacrements, et la prière, privée de guide, survivait grâce à la mémoire des anciens.

Pourtant, la foi ne mourait pas.

Elle persistait dans les mains jointes des mères, dans les psaumes murmurés au coin du feu, dans les croix de bois dressées au bord des chemins, dans les regards levés vers le ciel lorsque la terre refusait de donner son pain.

Puis vint enfin celui que tous attendaient.

Son arrivée fut accueillie comme une bénédiction. Les vieillards y virent l'accomplissement de leurs dernières prières. Les enfants découvrirent un visage qu'ils n'avaient jamais connu. Les familles ouvrirent leurs portes avec reconnaissance. L'homme portait la soutane avec simplicité. Il parlait peu de lui-même et beaucoup de Dieu. Il refusait les privilèges, partageait le pain des plus pauvres, parcourait les villages à pied, visitait les malades, consolait les veuves, relevait les découragés. Il accepta de vivre dans un vieux presbytère dont les murs se lézardaient sous le poids des années. À ceux qui s'en excusaient, il répondait que la maison d'un serviteur de Dieu devait d'abord être celle de l'humilité.

Alors les cœurs s'ouvrirent.

Peu à peu, les habitants unirent leurs forces. Les plus riches donnèrent de leur fortune. Les plus modestes offrirent leurs bras. Les femmes préparèrent les repas des ouvriers. Les

enfants transportèrent des pierres plus lourdes qu'eux. Tous rêvaient de relever cette paroisse abandonnée qui deviendrait le symbole d'une foi retrouvée et d'un avenir meilleur.

Mais les hommes ne voient que ce que leurs yeux leur permettent de voir.

Ils admirent les gestes, ils écoutent les paroles, ils jugent les apparences. Ce qui demeure enfoui dans les profondeurs de l'âme échappe souvent aux regards les plus attentifs.

Car certains êtres apprennent très tôt à porter le masque de la vertu.

Ils savent inspirer la confiance avant de semer le doute. Ils parlent d'espérance pour mieux cacher leurs ténèbres. Ils construisent lentement leur réputation afin que personne n'ose un jour remettre leur parole en question.

C'est ici que commence véritablement *La Tornado*.

La tornade n'est pas seulement ce vent monstrueux qui déracine les forêts, renverse les clochers et disperse les moissons. Elle est une métaphore. Elle est la violence silencieuse qui grandit dans le cœur d'un homme. Elle est cette force invisible qui se nourrit du mensonge, de l'ambition et des secrets. Contrairement aux tempêtes du ciel, elle n'annonce pas son arrivée par les éclairs ni par le tonnerre. Elle avance masquée. Elle prend le visage de la confiance. Elle s'installe avec patience. Puis, lorsqu'elle se révèle enfin, il est souvent trop tard.

Ce roman n'est donc pas seulement le récit d'un prêtre, ni celui d'une paroisse isolée. Il est une méditation sur les apparences, sur le pouvoir que certains exercent au nom du bien, sur la fragilité des communautés qui cherchent désespérément un guide et sur la frontière parfois imperceptible entre la sainteté véritable et son imitation.

Les personnages que vous rencontrerez aimeront, souffriront, espéreront et se tromperont. Chacun portera sa part de lumière et d'ombre. Car l'Histoire ne se compose jamais uniquement de héros ou de monstres. Elle est faite d'êtres humains, avec leurs grandeurs, leurs faiblesses et leurs choix.

Si ces pages vous conduisent à contempler les paysages d'une Europe ancienne, elles vous inviteront surtout à parcourir les territoires plus mystérieux encore de l'âme humaine.

Car les tempêtes les plus terribles ne naissent pas toujours dans le ciel.

Il en est qui prennent naissance dans le silence d'un cœur.

Et lorsqu'elles se lèvent enfin, elles emportent bien davantage que des pierres et des arbres.

Elles emportent la confiance, la foi, les familles, les villages... et parfois jusqu'à la mémoire des hommes.

Bienvenue dans **La Tornado**.

INTRODUCTION : L'homme que l'on attendait

Première partie —chapitre1 : Une terre oubliée de Dieu.

Au cœur de l'Europe orientale, là où les montagnes s'inclinent devant de vastes plaines couvertes de forêts, existait une région que les cartes mentionnaient à peine. Les voyageurs l'évitaient. Les marchands n'y faisaient halte qu'en cas de nécessité. Les armées, lorsqu'elles traversaient ces terres, n'y laissaient que des traces de boue, de cendres et de souffrance.

Les habitants, eux, n'avaient jamais quitté leur pays.

Ils y étaient nés. Ils y travaillaient. Ils y enterraient leurs parents. Ils y voyaient grandir leurs enfants, sans connaître d'autre horizon que les collines boisées qui entouraient leurs villages.

L'année 1815 venait d'ouvrir une nouvelle page de l'histoire de l'Europe. Les guerres qui avaient bouleversé le continent semblaient enfin s'éloigner. Les souverains reconstruisaient leurs royaumes, les grandes villes retrouvaient peu à peu leur activité, et les routes commerciales reprenaient vie.

Mais dans cette région oubliée, rien ne semblait avoir changé.

Le temps y avançait autrement.

Les saisons y étaient les seules véritables maîtresses.

Le printemps réveillait les champs. L'été faisait mûrir le blé. L'automne remplissait les granges. Puis venait l'hiver, interminable, impitoyable, enfermant les familles dans leurs modestes demeures tandis que les loups descendaient parfois jusqu'aux lisières des villages.

La vie était rude.

Les maisons, construites en rondins de bois, résistaient tant bien que mal aux pluies et aux vents glacés. Les toits de chaume devaient être réparés presque chaque année. Les cheminées fumaient du matin jusqu'à la nuit, non par confort, mais pour empêcher le froid de s'emparer des enfants.

Les hommes quittaient leurs foyers avant le lever du soleil. Les mains déjà durcies par le travail, ils retournaient la terre avec des outils hérités de leurs pères. Les femmes, quant à elles, faisaient vivre les maisons avec une force silencieuse. Elles préparaient le pain, filaient la laine, élevaient les enfants, soignaient les malades et trouvaient encore le courage de sourire lorsque la fatigue semblait vouloir les vaincre.

Les enfants grandissaient trop vite.

À peine savaient-ils marcher qu'ils accompagnaient déjà leurs parents dans les champs ou auprès des troupeaux. L'école était un privilège rare. La vie leur enseignait bien avant les livres.

Pourtant, malgré la pauvreté, cette terre possédait une richesse que nul ne pouvait mesurer.

Ses habitants vivaient les uns pour les autres.

Lorsque la grange d'un voisin brûlait, chacun apportait une poutre ou une poignée de clous. Lorsqu'une famille manquait de farine, une autre partageait le peu qu'elle possédait.

Lorsqu'un enfant tombait malade, tout le village priait pour lui comme s'il avait été leur propre fils.

On ne parlait jamais de solidarité.

On la vivait.

Au centre de cette vaste paroisse s'élevait une vieille église de pierre grise.

Du moins, ce qu'il en restait.

Le clocher penchait légèrement vers l'ouest, comme s'il était fatigué de lutter contre les tempêtes. Plusieurs vitraux avaient disparu depuis longtemps, remplacés par de simples planches de bois. Les murs portaient les cicatrices du temps. La pluie s'infiltrait à travers la toiture, laissant des traces sombres sur les pierres de l'autel.

Le petit presbytère voisin semblait encore plus éprouvé.

Son toit s'affaissait.

Ses fenêtres ne fermaient plus correctement.

Les planchers grinçaient sous le moindre pas.

Depuis de longues années, personne n'y habitait plus.

Les herbes sauvages avaient envahi le jardin. Les ronces grimpaient contre les murs comme si la nature voulait reprendre ce que les hommes avaient abandonné.

Les anciens racontaient qu'autrefois, les cloches sonnaient chaque matin.

La paroisse était alors pleine de vie.

Les fêtes religieuses rassemblaient les habitants des villages voisins. Les baptêmes succédaient aux mariages. Les chants remplissaient la nef de l'église jusque tard dans la journée.

Puis tout s'était arrêté.

La maladie avait emporté un prêtre.

La guerre en avait éloigné un autre.

Un troisième avait été envoyé vers une région plus peuplée.

Ensuite...

Plus rien.

Les années étaient devenues des décennies.

Les enfants étaient devenus des parents.

Les parents étaient devenus des vieillards.

Et personne n'était revenu.

Les habitants continuaient pourtant à ouvrir les portes de l'église chaque dimanche. Sans prêtre. Sans messe. Sans homélie.

Les anciens lisaient quelques passages des Saintes Écritures. Une vieille femme entonnait les cantiques dont elle connaissait encore les paroles. Tous priaient ensemble avant de rentrer chez eux dans un profond silence.

La foi refusait de mourir.

Elle vivait dans les gestes simples.

Dans le signe de croix tracé avant le repas.

Dans une bougie allumée auprès d'un malade.

Dans une mère qui apprenait à son enfant le « Notre Père » en le serrant contre elle.

Dans un vieillard qui, chaque soir, retirait son chapeau en passant devant l'église en ruine.

Les habitants ne demandaient pas la richesse.

Ils ne demandaient pas des palais.

Ils ne demandaient pas davantage de terres.

Ils demandaient seulement un berger.

Quelqu'un qui puisse leur rappeler que Dieu ne les avait pas oubliés.

Les années passaient, et pourtant, personne ne cessait d'espérer.

Chaque fois qu'un cavalier inconnu apparaissait au loin, les enfants couraient prévenir leurs parents.

— Peut-être est-ce le nouveau prêtre !

Mais l'étranger poursuivait sa route.

Les déceptions étaient devenues si nombreuses que certains avaient fini par ne plus poser la question.

Seuls les plus anciens continuaient d'affirmer avec une certitude désarmante :

— Dieu n'abandonne jamais les siens. Le jour viendra où Il nous enverra un serviteur.

Alors les plus jeunes baissaient les yeux.

Ils voulaient croire leurs anciens.

Ils le voulaient de tout leur cœur.

Mais l'attente était devenue si longue qu'elle ressemblait parfois à une épreuve.

Pourtant, sans qu'aucun d'eux ne le sache, au-delà des montagnes, un homme était déjà en route.

Son cheval avançait lentement sur les chemins détrempés.

À chacun de ses pas, le destin se rapprochait.

Et avec lui s'approchait un vent que personne, pas même les plus sages, ne pouvait encore sentir.

La terre oubliée allait bientôt cesser de l'être.

Mais nul n'imaginait encore quel prix elle aurait à payer pour retrouver la lumière qu'elle attendait depuis si longtemps.

Chapitre I — L'homme que l'on attendait

Deuxième partie — La nouvelle qui bouleversa les villages

Le printemps venait à peine de réveiller la campagne lorsque l'événement que l'on n'espérait presque plus se produisit enfin.

Ce matin-là, le soleil se leva sur une vallée paisible. Une légère brume flottait encore au-dessus des prairies, tandis que les premières fumées s'élevaient des cheminées. Les paysans avaient déjà rejoint leurs champs, les femmes pétrissaient le pain, et les enfants poursuivaient leurs jeux sans se douter que cette journée serait différente de toutes les autres.

Vers le milieu de la matinée, un cavalier apparut sur la grande route qui traversait la vallée.

Son cheval, couvert de poussière, avançait à un pas soutenu. L'homme portait une cape sombre, frappée du sceau de l'évêché. À son passage, les habitants interrompaient leur travail. Les regards se tournaient vers lui avec curiosité.

Depuis des années, aucun messenger officiel n'avait emprunté ce chemin.

Le cavalier s'arrêta devant la vieille église. Quelques anciens, intrigués, s'approchèrent aussitôt.

L'homme descendit de sa monture avec précaution, sortit de sa sacoche un document soigneusement scellé et demanda d'une voix calme :

— Qui est ici le responsable de la communauté ?

Un vieillard s'avança. Son dos était courbé par l'âge, mais son regard demeurait vif.

— Nous n'avons plus de curé depuis bien longtemps, répondit-il. Nous veillons simplement les uns sur les autres.

Le messenger inclina respectueusement la tête.

Puis il rompit le sceau de cire rouge et déplia lentement le parchemin.

Autour de lui, les habitants formaient déjà un cercle silencieux.

Même les enfants avaient cessé de courir.

Le silence devint si profond que l'on entendait le vent faire frémir les feuilles des bouleaux.

Le messager commença sa lecture.

« Par la grâce de Dieu et sous l'autorité de notre évêché, il est porté à la connaissance des habitants de cette paroisse qu'un missionnaire a été désigné pour résider définitivement parmi vous. Il prendra possession de sa charge dans les prochains jours afin d'assurer le service de Dieu, l'accompagnement des fidèles et la reconstruction de la vie paroissiale. »

Il s'arrêta quelques instants.

Personne n'osa parler.

Les mots semblaient trop grands pour être compris immédiatement.

Puis une vieille femme porta lentement sa main à sa bouche.

Des larmes roulèrent sur ses joues.

— Loué soit le Seigneur..., murmura-t-elle.

Cette simple phrase suffit à briser le silence.

Les visages s'illuminèrent.

Les hommes se serrèrent la main.

Les femmes s'étreignirent en pleurant.

Les enfants, sans comprendre toute l'importance de cette annonce, riaient en voyant leurs parents sourire comme ils ne les avaient jamais vus sourire auparavant.

Très vite, la nouvelle franchit les limites du village.

Un jeune garçon fut envoyé vers le hameau voisin.

Deux cavaliers partirent prévenir les communes éloignées.

Les cloches de la vieille église, que l'on ne faisait presque plus sonner de peur qu'elles ne se brisent, retrouvèrent leur voix. Leur tintement traversa les vallées, rebondit contre les collines et sembla réveiller toute la région.

Dans chaque maison, on ne parlait plus que de cela.

« Il arrive... »

Ces deux mots suffisaient à remplir les cœurs d'une joie immense.

Les plus anciens racontaient aux enfants ce qu'était un véritable curé de paroisse.

Ils évoquaient les grandes processions d'autrefois, les fêtes de Pâques, les célébrations de Noël, les baptêmes où tout le village chantait d'une seule voix, les mariages qui réunissaient plusieurs générations sous les voûtes de l'église.

Les enfants ouvraient de grands yeux.

Pour eux, tout cela ressemblait à un conte.

Ils n'avaient jamais connu cette vie-là.

Ils allaient enfin la découvrir.

Le soir venu, personne ne voulait rentrer se coucher.

Les habitants se retrouvèrent devant l'église.

Certains allumèrent des lanternes.

D'autres apportèrent du pain, du fromage, quelques bouteilles de vin ou de bière artisanale. On partagea le repas comme lors des grandes fêtes, alors qu'aucun invité n'était encore arrivé.

Ce n'était pas seulement la venue d'un homme que l'on célébrait.

C'était le retour de l'espérance.

Dans les jours qui suivirent, un changement étonnant s'opéra dans toute la région.

Des voisins qui se parlaient à peine reprirent leurs échanges.

Des familles brouillées depuis des années se réconcilièrent.

Les plus pauvres offrirent spontanément leur aide pour remettre en état le vieux presbytère.

Les charpentiers promirent de réparer la toiture.

Les maçons jurèrent de consolider les murs de l'église.

Les paysans offrirent du bois de chauffage.

Les couturières préparèrent du linge propre.

Les femmes décidèrent d'embellir les autels avec des fleurs des champs.

Même ceux qui ne possédaient presque rien tenaient à participer.

Car chacun répétait la même phrase :

— Si cet homme vient vivre parmi nous, il ne doit manquer de rien.

Sans le savoir, ils préparaient bien davantage qu'un simple accueil.

Ils ouvraient leurs maisons.

Ils ouvraient leurs cœurs.

Ils ouvraient leur confiance.

Et parfois, lorsqu'un peuple offre sa confiance sans réserve, il ignore encore que cette confiance sera un jour mise à la plus terrible des épreuves.

Mais, en ces jours de printemps, personne ne pouvait imaginer qu'au milieu des chants, des prières et des préparatifs, le destin avançait déjà à pas silencieux vers eux.

Chapitre I — L'homme que l'on attendait

Troisième partie — Les préparatifs de la grande fête

Les jours qui suivirent l'annonce de l'arrivée du missionnaire transformèrent la région tout entière.

Depuis des années, les villages vivaient au rythme des mêmes habitudes. Chacun s'occupait de ses terres, de ses bêtes et de sa famille. Les saisons défilaient sans apporter de véritable changement. Mais cette fois, quelque chose d'invisible parcourait les campagnes, comme un souffle nouveau. Les visages, autrefois marqués par la fatigue et les inquiétudes, retrouvaient une lumière que beaucoup croyaient éteinte.

Il ne s'agissait pas d'une simple visite.

Les habitants avaient le sentiment qu'une page nouvelle de leur histoire s'ouvrait enfin.

Très vite, les chefs des différents villages se réunirent sous le grand tilleul qui dominait la place centrale. Cet arbre, vieux de plusieurs générations, avait été le témoin des joies comme des malheurs de la communauté. C'est à son ombre que l'on prenait les décisions importantes.

Ce jour-là, personne ne parla de récoltes, de bétail ou de frontières.

Tous ne parlaient que du missionnaire.

— Nous devons l'accueillir comme un père, déclara le plus âgé des anciens.

— Non, répondit un autre avec émotion, nous devons l'accueillir comme un don de Dieu.

Ces paroles furent approuvées par tous.

Il fut décidé que chaque village participerait à la fête selon ses moyens. Les plus robustes prépareraient les chemins. Les artisans remettraient en état les bâtiments. Les femmes organiseraient le repas. Les jeunes décoreraient les rues. Quant aux enfants, ils cueilleraient les plus belles fleurs des prés pour former un tapis de couleurs devant l'église.

Dès le lendemain, chacun se mit à l'œuvre.

Les hommes abattirent les arbres tombés qui encombraient les chemins. Ils comblèrent les ornières laissées par les pluies, consolidèrent les petits ponts de bois et redressèrent les clôtures penchées. Ils voulaient que le voyage du missionnaire soit paisible jusqu'à son arrivée.

Les charpentiers travaillèrent sans compter leurs heures. Le vieux portail de l'église, rongé par le temps, fut réparé. Les bancs les plus abîmés furent consolidés. On remplaça les planches cassées du porche, tandis que les maçons rebouchaient les fissures les plus profondes des murs.

Les forgerons rallumèrent leurs fours. Le bruit régulier du marteau contre l'enclume résonnait jusque tard dans la soirée. Ils fabriquaient de nouveaux gonds, des clous et des ferrures destinés au vieux presbytère.

Pendant ce temps, les femmes donnaient une autre beauté au village.

Elles lavaient les rideaux, blanchissaient les murs des maisons avec de la chaux, raccommodaient les nappes conservées pour les grandes occasions. Certaines confectionnaient de longues guirlandes de feuillage tressé que l'on suspendrait aux portes. D'autres brodaient de petites étoffes destinées à recouvrir l'autel.

Dans chaque maison, les fourneaux restaient allumés presque toute la journée.

Le parfum du pain chaud emplissait les ruelles.

On préparait des tourtes, des brioches, des galettes de seigle, des fromages affinés et des salaisons précieusement conservées depuis l'hiver. Les caves furent ouvertes. On y sortit les meilleurs tonneaux de bière artisanale et les quelques bouteilles de vin gardées pour les événements exceptionnels.

Jamais les habitants n'avaient préparé un tel festin.

Pourtant, beaucoup n'étaient pas riches.

Bien au contraire.

Certaines familles ne possédaient qu'une seule poule.

D'autres avaient économisé pendant des mois pour acheter un peu de farine.

Il y avait des maisons où le pain devait être partagé avec une extrême prudence jusqu'à la prochaine récolte.

Et pourtant...

Personne ne voulait être absent de cette offrande collective.

Une vieille veuve, qui vivait seule dans une petite maison au bord de la forêt, apporta un panier contenant six œufs.

C'était presque toute sa richesse.

Lorsqu'une voisine lui dit qu'elle aurait mieux fait de les garder pour elle, elle répondit simplement :

— Si le Seigneur nous envoie enfin un pasteur, comment pourrais-je Lui offrir ce qui me reste après avoir gardé le meilleur pour moi ?

Ses paroles touchèrent profondément ceux qui les entendirent.

Un jeune berger offrit son plus bel agneau.

Un apiculteur donna plusieurs pots de miel.

Une famille apporta le beurre qu'elle réservait pour l'hiver suivant.

Les plus pauvres donnaient souvent davantage que les plus aisés.

Ils donnaient avec le cœur.

Les enfants, eux aussi, tenaient à participer.

Chaque matin, ils parcouraient les prés, les bois et les collines afin de cueillir des fleurs sauvages.

Ils revenaient les bras chargés de marguerites, de bleuets, de coquelicots et de fleurs des montagnes.

Les jeunes filles confectionnaient de longues couronnes destinées à décorer les portes de l'église.

Les garçons dressaient de petits mâts ornés de rubans colorés le long du chemin principal.

Ils riaient.

Ils chantaient.

Ils imaginaient le visage du missionnaire.

Pour beaucoup d'entre eux, un prêtre était un personnage qu'ils ne connaissaient qu'à travers les récits de leurs grands-parents.

Les anciens, justement, vivaient ces préparatifs avec une émotion toute particulière.

Chaque soir, ils s'asseyaient devant leurs maisons et regardaient les jeunes travailler.

Leurs yeux se remplissaient souvent de larmes.

Ils se souvenaient d'un temps où les cloches sonnaient chaque dimanche, où les processions traversaient les champs, où les chants sacrés montaient jusqu'au ciel.

Ils avaient cru ne jamais revoir ces jours.

À présent, ils rendaient grâce à Dieu de leur avoir accordé cette consolation avant de quitter ce monde.

À mesure que le grand jour approchait, les répétitions des chants commencèrent.

Sous la direction d'une vieille femme qui connaissait encore les hymnes de son enfance, les habitants se réunissaient chaque soir dans l'église.

Les voix étaient parfois hésitantes.

Certaines paroles avaient été oubliées.

On s'arrêtait.

On recommençait.

Puis, peu à peu, les chants retrouvèrent leur harmonie.

Le vieux sanctuaire, silencieux depuis tant d'années, vibra de nouveau sous les prières et les cantiques.

Les pierres elles-mêmes semblaient reprendre vie.

Dans les villages voisins, on racontait déjà que la grande fête serait la plus belle que la région ait connue depuis plusieurs générations.

Personne ne ménageait sa peine.

Personne ne regrettait les sacrifices consentis.

Tous étaient convaincus que le Seigneur avait enfin entendu leurs supplications.

Le soir précédant l'arrivée du missionnaire, lorsque tout fut prêt, les habitants contemplèrent leur village.

Les chemins étaient propres.

Les maisons resplendissaient.

L'église, malgré ses blessures, semblait avoir retrouvé un peu de sa dignité.

Les fleurs parfumaient l'air du printemps.

Les cloches attendaient de retentir.

Et dans le cœur de chacun grandissait une certitude paisible :

Le lendemain serait un jour que leurs enfants et leurs petits-enfants raconteraient encore longtemps.

Aucun d'eux ne savait pourtant que les plus grands bouleversements de l'histoire commencent souvent dans les jours où le bonheur paraît le plus complet.

Chapitre I — L'homme que l'on attendait

Quatrième partie — L'arrivée du père missionnaire

La nuit qui précéda son arrivée fut presque sans sommeil.

Dans toutes les maisons, les lampes restèrent allumées plus longtemps qu'à l'ordinaire. Les mères préparaient les vêtements des enfants avec un soin particulier. Les hommes vérifiaient une dernière fois les décorations dressées le long du chemin principal. Les jeunes répétaient encore les chants qui devaient accueillir celui que tous attendaient avec une impatience mêlée de respect.

Les anciens, quant à eux, ne trouvaient pas le repos.

Assis près du foyer, ils contemplaient les flammes danser dans l'âtre en repensant à toutes ces années d'attente. Plusieurs avaient prié pour vivre assez longtemps afin de revoir un serviteur de Dieu habiter cette terre. À présent que ce jour était enfin arrivé, ils avaient le sentiment que le Ciel avait exaucé leur plus chère prière.

Avant même que le soleil ne se lève, une cloche retentit.

Une seule.

Puis une deuxième.

Enfin toutes les cloches de la vieille église se mirent à sonner ensemble.

Leur voix traversa les vallées encore enveloppées de brume. Les oiseaux s'envolèrent des grands chênes, tandis que les habitants ouvraient leurs portes avec un sourire que l'on ne leur connaissait plus.

Les familles affluaient de tous les hameaux.

Certaines avaient marché toute la nuit pour être présentes.

Des vieillards s'appuyaient sur leurs bâtons.

Des mères portaient leurs nourrissons dans les bras.

Des enfants couraient sur les chemins, incapables de contenir leur joie.

Des charrettes arrivaient de toutes les communes de la paroisse.

Bientôt, la petite place devant l'église fut noire de monde.

Jamais une telle foule ne s'était réunie dans cette région.

Le silence s'installa soudain lorsqu'un jeune garçon, posté sur la colline qui dominait la route, cria de toutes ses forces :

— Il arrive !

Tous les regards se tournèrent dans la même direction.

Au loin, une charrette apparaissait lentement entre les bouleaux.

Elle avançait sans précipitation.

Le cheval semblait fatigué par un long voyage, mais son allure demeurait régulière.

À mesure que le véhicule approchait, les conversations cessèrent.

On n'entendait plus que le bruit des roues de bois roulant sur le chemin de terre.

Puis la silhouette du missionnaire se dessina plus nettement.

Il était assis avec une remarquable droiture.

Son maintien révélait un homme habitué à la discipline autant qu'au recueillement.

Lorsqu'il descendit de la charrette, chacun put enfin le voir distinctement.

Il semblait avoir une cinquantaine d'années.

Sa taille était imposante sans être excessive.

Ses épaules larges témoignaient d'une santé encore solide malgré les années.

Son visage, encadré de cheveux grisonnants soigneusement peignés, portait les marques d'une longue vie consacrée au service de l'Église. Une barbe courte, parfaitement entretenue, soulignait un menton ferme.

Mais c'étaient surtout ses yeux qui retenaient l'attention.

Ils étaient d'un bleu profond, presque gris selon la lumière.

Ils inspiraient à la fois le calme, l'intelligence et une étonnante capacité d'écoute.

Lorsqu'il posait son regard sur une personne, celle-ci avait l'impression d'être réellement vue, réellement comprise.

Son visage exprimait une douceur rassurante.

Ses gestes étaient mesurés.

Il ne faisait aucun mouvement inutile.

Chaque salutation semblait empreinte d'une sincérité désarmante.

Il portait une soutane noire, simple mais impeccablement entretenue.

Autour de son cou pendait une vieille croix de bois, usée par les années.

Elle semblait avoir accompagné bien des voyages.

Dans sa main droite, il tenait un petit livre de prières dont les pages jaunies témoignaient d'un usage quotidien.

Son unique bagage tenait dans deux modestes coffres de bois soigneusement attachés à l'arrière de la charrette.

Cette simplicité impressionna immédiatement les habitants.

Plusieurs s'étaient imaginé voir arriver un homme entouré de domestiques ou chargé de riches effets.

Ils découvrirent un missionnaire qui semblait n'avoir emporté avec lui que le strict nécessaire.

Le premier geste qu'il accomplit surprit toute l'assemblée.

Avant même de saluer les autorités locales, il retira lentement son chapeau.

Puis il s'agenouilla.

Là, au milieu du chemin.

Il baissa la tête.

Fit le signe de la croix.

Et demeura quelques instants en silence.

Personne n'osa prononcer un mot.

Beaucoup sentirent leurs yeux se remplir de larmes.

Ils comprirent que cet homme ne remerciait pas les habitants.

Il remerciait Dieu de l'avoir conduit jusqu'à eux.

Lorsqu'il se releva, il leva les yeux vers l'église.

Longtemps.

Très longtemps.

Il contempla les pierres usées.

Le clocher penché.

Les vitraux brisés.

Le presbytère presque abandonné.

Puis un léger sourire éclaira son visage.

Il ne voyait pas des ruines.

Il semblait voir une œuvre à accomplir.

Il s'avança ensuite vers les anciens qui l'attendaient.

Le doyen du village, incapable de retenir son émotion, s'inclina profondément.

Mais le missionnaire posa aussitôt ses deux mains sur ses épaules pour l'empêcher de s'agenouiller.

— Non, mon frère, dit-il avec douceur. Devant Dieu, nous sommes tous des serviteurs.

Ces quelques mots parcoururent la foule comme une bénédiction.

Des femmes essuyaient discrètement leurs larmes.

Les hommes échangeaient des regards admiratifs.

Les enfants observaient cet homme avec une curiosité émerveillée.

Le missionnaire prit alors le temps de saluer chacun.

Il serra les mains calleuses des paysans.

Il bénit les nourrissons.

Il demanda le nom des vieillards.

Il s'accroupit pour parler aux plus jeunes avec une simplicité qui les fit aussitôt sourire.

À plusieurs reprises, il remercia les habitants pour l'accueil qu'ils lui réservaient.

Mais il ajoutait toujours la même phrase :

— Ce n'est pas moi qu'il faut accueillir. C'est le Seigneur qui marche désormais avec vous.

Ces paroles achevèrent de conquérir les cœurs.

Les habitants se regardaient avec reconnaissance.

Beaucoup pensaient avoir reçu bien davantage qu'un simple prêtre.

Ils croyaient voir en lui un homme de Dieu, humble, sage et entièrement dévoué à sa mission.

Pendant quelques instants, le père missionnaire leva de nouveau les yeux vers les collines qui entouraient la vallée.

Son regard parcourut lentement les champs, les maisons, les chemins, les forêts et les montagnes qui protégeaient cette paroisse isolée.

Il semblait contempler cette terre comme un berger découvre le troupeau qui lui est confié.

Nul ne pouvait deviner ce qui traversait réellement son esprit.

Pour les habitants, ce regard était celui d'un pasteur découvrant les âmes qu'il allait servir.

Ils ignoraient encore que le cœur d'un homme demeure parfois le lieu le plus impénétrable de toute la création.

Et ce que ce missionnaire cachait derrière son calme, son sourire et sa douceur ne s'était encore révélé à personne.

Chapitre I — L'homme que l'on attendait

Cinquième partie — Les premiers mots

Le silence qui suivit l'arrivée du missionnaire avait quelque chose de sacré.

Nul n'osait rompre cet instant. Même les enfants, dont les rires animaient habituellement la place du village, demeuraient immobiles, serrés contre leurs parents. Le vent lui-même semblait s'être apaisé, comme si la nature entière voulait écouter les premières paroles de celui que tous attendaient depuis tant d'années.

Le père missionnaire promena lentement son regard sur cette foule rassemblée.

Il y avait là des visages marqués par le travail, des mains durcies par les saisons, des fronts creusés par les inquiétudes, mais aussi des regards remplis d'espérance. Il comprit aussitôt que ces hommes et ces femmes n'attendaient pas seulement un prêtre. Ils attendaient une présence, un guide, un père capable de marcher avec eux dans leurs joies comme dans leurs souffrances.

Il monta les quelques marches de pierre qui conduisaient au parvis de l'église.

Avant de prendre la parole, il retira lentement son chapeau, leva les yeux vers le ciel et demeura quelques instants dans une profonde prière.

Puis il ouvrit les bras.

Sa voix était grave, paisible et étonnamment chaleureuse.

— Que la paix de notre Seigneur Jésus-Christ demeure dans chacune de vos maisons, dans chacune de vos familles et dans chacun de vos cœurs.

Ces quelques mots, pourtant simples, traversèrent l'assemblée comme une caresse.

Beaucoup fermèrent les yeux.

Ils avaient attendu si longtemps d'entendre une bénédiction prononcée par un serviteur de Dieu que certains ne purent retenir leurs larmes.

Le missionnaire poursuivit d'une voix douce :

— Mes frères... mes sœurs... je ne viens pas parmi vous comme un homme supérieur aux autres. Je viens comme un pèlerin que Dieu a conduit jusqu'à votre porte. Si vous cherchez un maître, vous serez déçus. Si vous cherchez un serviteur, alors je serai heureux de vivre parmi vous.

Ces paroles provoquèrent un profond murmure d'émotion.

Les habitants échangèrent des regards admiratifs.

Une telle humilité les touchait profondément.

Il reprit :

— J'ai entendu parler de votre fidélité. On m'a raconté que, malgré l'absence d'un prêtre pendant de longues années, vous n'avez jamais cessé de prier. Vous avez gardé votre foi vivante dans vos familles. Vous avez transmis la Parole de Dieu à vos enfants. Vous avez continué d'espérer alors que beaucoup auraient abandonné.

Il s'interrompit quelques secondes.

Ses yeux parcoururent lentement la foule.

Puis il ajouta :

— Aujourd'hui, ce n'est pas moi qui viens fortifier votre foi. C'est votre foi qui fortifie la mienne.

À ces mots, plusieurs anciens éclatèrent en sanglots.

Jamais ils n'avaient imaginé qu'un homme envoyé par l'Église leur témoignerait un tel respect.

Le plus âgé d'entre eux s'approcha, les mains tremblantes.

— Mon Père... nous n'avons plus grand-chose à offrir. Notre église est vieille. Notre presbytère tombe en ruine. Nos champs sont pauvres. Mais tout ce que nous possédons est désormais à votre disposition.

Le missionnaire descendit aussitôt les marches.

Il prit les deux mains du vieillard entre les siennes.

— Mon frère, répondit-il avec une grande douceur, la plus belle richesse d'une paroisse n'est ni la pierre de son église ni la hauteur de son clocher. La véritable richesse, ce sont les cœurs qui savent encore aimer Dieu.

Le vieillard baissa la tête, incapable de répondre.

Autour de lui, beaucoup pleuraient ouvertement.

À cet instant précis, le père missionnaire semblait être tout ce qu'ils avaient espéré.

Un homme simple.

Un homme cultivé.

Un homme de prière.

Un homme qui savait parler aux pauvres sans les humilier.

Il demanda ensuite que personne ne l'appelle « Excellence » ou « Monsieur le Curé ».

— Appelez-moi simplement "Père". Car un père vit avec ses enfants, partage leur pain, leurs joies et leurs peines.

Cette phrase fut accueillie par un sourire général.

La distance qui existait quelques instants plus tôt entre le missionnaire et les habitants venait de disparaître.

Les enfants furent les premiers à s'approcher.

L'un d'eux, un petit garçon aux vêtements usés, leva timidement les yeux vers lui.

— Mon Père... est-ce vrai que Dieu entend toutes les prières ?

Le missionnaire s'agenouilla afin d'être à la hauteur de l'enfant.

Il posa doucement sa main sur sa tête.

— Oui, mon fils. Dieu entend toutes les prières. Mais Il répond parfois d'une manière que nous ne comprenons qu'avec le temps.

Les parents furent profondément touchés par cette scène.

Ils voyaient un homme capable de parler aux plus petits avec autant d'attention qu'aux anciens.

Tout au long de cette première rencontre, le missionnaire ne chercha jamais à attirer l'admiration sur lui-même.

Chaque compliment qu'on lui adressait, il le renvoyait vers Dieu.

Chaque remerciement devenait une invitation à la prière.

Chaque sourire semblait naître d'une sincère bienveillance.

Sans qu'il ait besoin de demander quoi que ce soit, la confiance du peuple lui fut offerte.

Elle lui fut donnée entièrement.

Sans réserve.

Sans méfiance.

Les habitants avaient attendu cet homme pendant tant d'années qu'ils voyaient en lui l'instrument de la Providence.

Ils étaient convaincus que Dieu Lui-même l'avait choisi pour relever leur paroisse et guérir leurs blessures.

À la fin de son allocution, le père missionnaire leva lentement sa vieille croix de bois.

Un profond silence recouvrit de nouveau la place.

— Que le Seigneur bénisse cette terre, dit-il. Qu'Il bénisse vos familles, vos enfants, vos travaux et vos espérances. Tant qu'Il me donnera la force de marcher, je marcherai avec vous. Tant qu'Il me donnera la parole, je prierai avec vous. Et tant qu'Il me donnera la vie, je consacrerai cette vie à votre service.

Un « Amen » puissant s'éleva de la foule.

Il résonna contre les collines et se perdit dans les vallées.

Ce jour-là, les habitants étaient persuadés d'avoir trouvé le pasteur dont ils avaient tant rêvé.

Ils lui confièrent leur affection.

Ils lui confièrent leurs familles.

Ils lui confièrent leur avenir.

Ils lui confièrent, sans le savoir, ce que l'être humain possède de plus précieux : sa confiance.

Et lorsqu'une confiance est offerte avec une telle pureté, elle devient aussi la chose la plus fragile du monde.

Chapitre I — L'homme que l'on attendait

Sixième partie — La première nuit au vieux presbytère

La fête se prolongea jusqu'au coucher du soleil.

Sur la place du village, les chants se succédèrent aux prières. Les tables dressées sous les grands arbres étaient couvertes de pains encore chauds, de soupes fumantes, de fromages, de gibier, de légumes, de fruits séchés et de miel. Les enfants riaient en courant entre les convives, tandis que les anciens racontaient des souvenirs d'un autre temps.

Le père missionnaire partagea le repas avec une simplicité qui ne fit qu'accroître l'admiration de tous.

Il mangeait peu.

Il écoutait beaucoup.

Chaque personne qui s'approchait de lui avait le sentiment d'être importante. Il retenait les prénoms, interrogeait chacun sur sa famille, s'enquérissait des malades, des récoltes et des difficultés de la région.

Cette mémoire étonnante impressionnait les habitants.

« Quel homme de Dieu ! » murmuraient les femmes.

« Le Seigneur nous l'a vraiment envoyé », répondaient les anciens.

Lorsque les dernières lueurs du jour commencèrent à disparaître derrière les collines, les cloches sonnèrent une dernière fois.

Les familles regagnèrent lentement leurs maisons.

Avant de partir, beaucoup demandèrent la bénédiction du nouveau prêtre.

Il ne refusa personne.

Il traça lentement le signe de la croix sur le front des enfants.

Il bénit les vieillards.

Il serra les mains des hommes avec chaleur.

Puis la place se vida peu à peu.

Le silence revint.

Seul demeurait le vieux presbytère, éclairé par une unique lanterne suspendue au-dessus de sa porte.

Deux anciens accompagnèrent le missionnaire jusqu'au bâtiment.

Ils semblaient presque gênés.

— Mon Père, dit l'un d'eux d'une voix hésitante, pardonnez-nous... cette maison n'est plus ce qu'elle était. Nous aurions voulu vous offrir un meilleur logement.

Le missionnaire contempla longuement la vieille demeure.

Les murs étaient lézardés.

Le toit s'affaissait légèrement.

Les volets grinçaient sous l'effet du vent.

Pourtant, un sourire paisible illumina son visage.

— Les pierres peuvent être réparées, répondit-il. Ce qui compte, c'est que cette maison retrouve la prière.

Ces mots rassurèrent immédiatement les deux vieillards.

Ils déposèrent ses modestes bagages dans une petite chambre où ne se trouvaient qu'un lit de bois, une table, une chaise et une vieille armoire.

— Si vous manquez de quoi que ce soit, venez simplement frapper à notre porte, dit l'un d'eux.

— Merci, mes frères. Que Dieu veille sur vos familles cette nuit.

Les deux hommes s'inclinèrent avec respect avant de quitter le presbytère.

Le silence envahit alors la vieille maison.

Le père missionnaire referma lentement la porte.

Il demeura immobile quelques instants.

Puis il retira calmement sa soutane de voyage, la plia avec un soin remarquable et la posa sur le dossier de la chaise.

Il s'approcha ensuite de la petite fenêtre.

De là, il pouvait apercevoir l'église, la place du village et quelques lumières qui brillaient encore dans les maisons.

Longtemps, il observa la vallée plongée dans l'obscurité.

Son visage ne laissait paraître aucune émotion.

Ni joie.

Ni fatigue.

Ni inquiétude.

Seulement une étrange immobilité.

Après quelques minutes, il ouvrit lentement l'un de ses coffres.

À l'intérieur se trouvaient plusieurs livres anciens, soigneusement rangés, un crucifix de métal, quelques vêtements et une petite boîte de bois fermée par une serrure.

Il prit délicatement cette boîte entre ses mains.

Il la contempla un instant.

Puis, sans l'ouvrir, il la reposa avec une infinie précaution au fond du coffre avant de refermer celui-ci à clé.

Ce geste était si naturel qu'il aurait pu passer inaperçu.

Pourtant, il semblait entouré d'un secret que personne ne connaissait.

Le missionnaire s'agenouilla ensuite devant le lit.
Pendant de longues minutes, il pria en silence.
À plusieurs reprises, ses lèvres remuèrent presque imperceptiblement.
Nul ne pouvait entendre les paroles qu'il adressait à Dieu.
Puis il souffla la flamme de la lanterne.
Le presbytère fut plongé dans l'obscurité.
À l'extérieur, le vent se leva doucement.
Les vieux volets battirent contre les murs.
Les branches des grands arbres se mirent à grincer sous les premières rafales de la nuit.
Les habitants, endormis dans leurs maisons, dormaient d'un sommeil paisible.
Ils rêvaient de l'avenir.
Ils rêvaient de cette paroisse qui renaîtrait bientôt.
Ils rêvaient du père missionnaire, convaincus que Dieu avait enfin répondu à leurs prières.
Pendant ce temps, derrière la fenêtre du vieux presbytère, une silhouette demeurait encore debout.
Immobile.
Comme absorbée dans une pensée que nul ne pouvait deviner.
Puis, lentement, les rideaux furent tirés.
La lumière disparut entièrement.
Et le vieux bâtiment retrouva son silence.
Cette première nuit ne révéla rien.
Rien qui pût inquiéter les habitants.
Rien qui pût troubler leur confiance.
Pourtant, les plus grands mystères ne commencent jamais par des éclats de tonnerre.
Ils commencent souvent par un silence.
Un silence si profond que personne ne songe à s'en méfier.

Chapitre II —partie 1 : Les ombres du baptême.

Les semaines qui suivirent l'installation du père missionnaire furent parmi les plus heureuses que la région eût connues depuis plusieurs générations.

Chaque matin, les cloches de l'église appelaient les fidèles à la prière. Les habitants retrouvaient peu à peu les habitudes que leurs parents leur avaient racontées autrefois. Les mariages reprirent, les confessions se succédèrent, et les familles n'hésitaient plus à parcourir plusieurs kilomètres pour assister à la messe dominicale.

Le missionnaire semblait ne jamais connaître le repos.

À l'aube, on le voyait déjà marcher sur les chemins boueux, une Bible sous le bras. Il visitait les malades, bénissait les récoltes, partageait le pain des plus pauvres et trouvait toujours un mot d'espérance pour ceux que la vie avait éprouvés.

Son nom franchit bientôt les limites de la paroisse.

Dans les villages voisins, on racontait qu'un homme de Dieu habitait désormais cette vallée oubliée. Certains venaient de très loin pour recevoir sa bénédiction.

Mais un autre phénomène marquait la vie de cette région.

Les naissances étaient nombreuses.

Dans presque chaque maison, une femme attendait un enfant.

Les hivers rigoureux, la rudesse des travaux et l'absence de médecins faisaient de chaque grossesse une épreuve. Les accouchements avaient lieu dans les demeures, auprès du foyer, assistés par les sage-femmes du village, femmes d'expérience dont le savoir s'était transmis de génération en génération.

Certaines étaient respectées comme des gardiennes de la vie.

D'autres portaient encore le deuil des mères qu'elles n'avaient pu sauver.

Chaque naissance était accueillie comme un miracle.

Chaque cri d'un nouveau-né faisait oublier, pour un instant, les privations et les longues saisons de misère.

Et lorsque les mères retrouvaient un peu de force, une seule pensée occupait leur esprit :

Faire baptiser leur enfant.

Le père missionnaire avait choisi que les baptêmes soient célébrés le dimanche, après la grand-messe.

L'église se remplissait alors d'une joie particulière.

Les familles arrivaient vêtues de leurs plus beaux habits. Les nourrissons étaient enveloppés dans des langes de lin brodés par leurs grands-mères. Les parrains et les marraines tenaient des cierges allumés, tandis que les cloches faisaient résonner leur chant jusque dans les vallées.

Le missionnaire accomplissait chaque baptême avec une gravité impressionnante.

Ses gestes étaient lents.

Précis.

Toujours identiques.

Il gardait près de lui un mouchoir blanc, d'une blancheur presque irréelle, qu'il repliait avec un soin presque cérémonieux entre chaque enfant.

Les fidèles y voyaient le signe d'une grande discipline.

Personne n'y prêtait davantage attention.

Chaque nouveau baptisé recevait la bénédiction du prêtre, sous le regard ému de sa famille.

Les parents quittaient l'église convaincus d'avoir confié leur enfant à la protection de Dieu.

Pendant quelque temps, tout semblait suivre son cours.

Puis survenait l'inexplicable.

Quelques jours après certaines cérémonies, un nourrisson tombait malade.

Au début, rien d'alarmant.

Une fatigue inhabituelle.

Un sommeil plus profond.

Une faiblesse que l'on attribuait aux difficultés de la naissance.

Les sage-femmes faisaient tout ce qu'elles pouvaient.

Les mères veillaient nuit et jour.

Le père missionnaire lui-même venait prier auprès du berceau.

Il bénissait l'enfant.

Il réconfortait les parents.

Il parlait de la volonté de Dieu avec une douceur qui apaisait les cœurs.

Pourtant, malgré les prières, l'enfant mourait.

Le village pleurait.

On parlait de fragilité, de maladie ou de fatalité. Personne n'osait soupçonner autre chose.

Quelques semaines plus tard, un second drame frappait une autre famille.

Puis un troisième.

Chaque décès paraissait isolé.

Le père missionnaire célébrait les funérailles avec une compassion si sincère que beaucoup affirmaient n'avoir jamais vu un prêtre souffrir autant de la perte d'un enfant.

Mais un détail commença, très discrètement, à troubler quelques anciens.

Avant chacun de ces drames, une violente tornade avait traversé la vallée.

Elle arrivait sans prévenir.

Le ciel s'assombrissait.

Le vent arrachait des branches, faisait claquer les volets et renversait parfois les clôtures des fermes.

Les habitants y voyaient un caprice de la nature.

Les plus âgés, eux, échangeaient parfois un regard inquiet.

Ils n'osaient rien dire.

Une coïncidence pouvait en cacher une autre.

Mais lorsque les tempêtes revenaient... les deuils revenaient aussi.

Aucun lien ne pouvait encore être établi.

Aucune preuve n'existait.

Seulement une étrange succession d'événements que personne n'était capable d'expliquer.

Et tandis que les familles continuaient à placer leur confiance entre les mains du missionnaire, une ombre, invisible à tous, commençait lentement à s'étendre sur la vallée.

Une ombre qui grandissait en silence, comme la tornade avant qu'elle ne se lève.

Chapitre II — deuxième partie — Les premières blessures du village.

Au commencement, personne ne parla de malheur.

Dans ces campagnes reculées, la mort faisait partie de la vie. Les anciens le répétaient avec une résignation héritée de leurs propres parents.

— Dieu donne.

— Dieu reprend.

Ces paroles étaient devenues une manière de supporter l'insupportable.

Les sage-femmes avaient vu naître des centaines d'enfants.

Elles avaient aussi vu des mères rendre leur dernier souffle avant d'avoir pu serrer leur nouveau-né contre leur poitrine. Elles avaient vu des nourrissons si fragiles qu'ils semblaient appartenir davantage au ciel qu'à la terre.

Alors, lorsqu'un enfant mourait quelques jours après sa naissance, personne ne criait au scandale.

On pleurait.

On priait.

Puis on recommençait à vivre.

Le père missionnaire partageait chacune de ces douleurs.

Chapitre II : troisième partie : Le berger de toute une région.

Au fil des mois, le père missionnaire cessa d'être considéré comme un étranger.

Il devint l'un des leurs.

On ne disait plus : « le nouveau prêtre ».

On disait simplement :

— Notre Père.

Ce simple mot résumait toute la place qu'il avait prise dans la vie de la communauté.

Il ne se contentait pas de célébrer les offices.

Il vivait avec son peuple.

Lorsque le soleil se levait, on le voyait déjà travailler auprès des hommes. La soutane relevée pour ne pas gêner ses mouvements, il transportait des pierres, sciait des poutres, réparait les murs du vieux presbytère et participait lui-même à la reconstruction de l'église. Les maçons étaient étonnés par sa force. Les charpentiers admiraient son habileté. Les jeunes cherchaient naturellement à travailler à ses côtés.

Il répétait souvent :

— Une paroisse ne se bâtit pas seulement avec des prières. Elle se bâtit aussi avec des mains qui acceptent de servir.

Ces paroles devenaient un exemple.

Peu à peu, les habitants retrouvèrent le goût du travail collectif.

Quand une toiture s'effondrait, le village entier se mobilisait.

Quand une famille perdait sa récolte, chacun apportait une partie de la sienne.

Quand un incendie détruisait une grange, les hommes la reconstruisaient avant de retourner à leurs propres champs.

Le missionnaire était toujours le premier arrivé.

Et souvent le dernier à repartir.

Il refusait les honneurs.

Lorsque les habitants le remerciaient, il répondait avec son habituelle simplicité :

— Ne me remerciez pas. Si nous faisons le bien, faisons-le ensemble.

Son influence dépassa bientôt les limites de la paroisse.

Il comprit rapidement qu'un peuple ne pouvait vivre seulement de pain et de prières.

Les enfants avaient besoin d'apprendre.

À cette époque, rares étaient ceux qui savaient lire ou écrire. Les familles vivaient du travail de la terre, et les plus jeunes rejoignaient très tôt leurs parents dans les champs. Pourtant, le missionnaire insistait :

— Un enfant qui apprend à lire pourra un jour lire les Saintes Écritures par lui-même. Il pourra aussi comprendre le monde avec plus de sagesse.

À son initiative, une petite école fut aménagée dans une ancienne dépendance du presbytère.

Quelques bancs de bois.

Une grande table.

Un tableau noir rudimentaire.

Quelques livres soigneusement conservés.

C'était peu.

Mais pour les habitants, c'était un commencement.

Chaque matin, les enfants se rendaient à l'école avec une joie nouvelle.

Ils y apprenaient leurs lettres, les chiffres, les récits de la Bible et l'histoire des saints. Le père missionnaire passait régulièrement parmi eux. Il encourageait les plus timides, félicitait les plus appliqués et rappelait que la connaissance était un don qu'il fallait cultiver avec humilité.

Les parents lui en étaient profondément reconnaissants.

Ils voyaient leurs enfants découvrir un avenir qu'eux-mêmes n'avaient jamais connu.

Son attention se portait également vers les plus fragiles.

Les veuves ne restaient jamais seules.

Les orphelins trouvaient toujours une place à sa table.

Les vieillards recevaient régulièrement sa visite.

Il organisait des journées où les habitants se réunissaient pour réparer la maison d'une famille pauvre, récolter le champ d'un homme malade ou apporter du bois à ceux qui ne pouvaient plus en couper.

Sans jamais donner d'ordre, il savait convaincre.

Sans jamais élever la voix, il savait entraîner les autres.

Sa manière d'agir inspirait le respect.

Son exemple faisait naître la générosité.

Les habitants avaient désormais la certitude que Dieu leur avait envoyé un homme exceptionnel.

Lorsqu'un voyageur de passage demandait :

— Est-il vrai que votre missionnaire est un si grand homme ?

Les anciens répondaient avec fierté :

— Venez vivre quelques jours parmi nous, et vous comprendrez pourquoi nous le considérons comme une bénédiction.

Peu à peu, sa réputation franchit les montagnes.

On venait de villages lointains pour lui demander un conseil, une prière ou une bénédiction.

Même les autorités civiles saluaient son travail, voyant renaître une région qui, quelques années plus tôt, semblait vouée à l'abandon.

Ainsi, sans que personne ne s'en aperçoive, le père missionnaire était devenu bien plus qu'un prêtre.

Il était devenu le cœur de la vallée.

Et lorsque tout un peuple confie son espoir à un seul homme, il devient presque impossible d'imaginer que cet homme puisse un jour le trahir.

Chapitre III — Le souffle avant la tempête

Première partie — Les enfants de la vallée

Dans cette vallée reculée, les enfants étaient le plus grand trésor des familles.

Ils naissaient dans des maisons modestes, au milieu des prières, des larmes et de l'espoir. Les cris d'un nouveau-né étaient toujours accueillis comme une victoire de la vie sur les difficultés du monde.

À cette époque, les médecins étaient rares.

Les villages se trouvaient à plusieurs journées de cheval des grandes villes. La plupart des femmes mettaient leurs enfants au monde dans leur propre demeure, aidées par les sages-femmes, dont les mains expérimentées avaient accompagné plusieurs générations de mères.

Ces femmes connaissaient les plantes qui soulageaient la douleur, les gestes qui rassuraient les parturientes et les prières que leurs propres mères leur avaient apprises.

Elles entraient dans une maison dans le silence.

Elles en ressortaient parfois avec un enfant dans les bras.

Parfois aussi avec des larmes dans les yeux.

Car donner la vie demeurait une bataille dont personne ne connaissait l'issue.

Lorsqu'une naissance se déroulait heureusement, c'était tout le village qui rendait grâce à Dieu.

Les voisins arrivaient avec du pain encore chaud, du lait, quelques œufs ou un morceau de viande lorsque leurs moyens le permettaient.

Les femmes lavaient le linge.

Les hommes coupaient le bois pour que la jeune mère n'ait pas à quitter son lit.

Les enfants, eux, observaient le nouveau-né avec une curiosité émerveillée.

Dans cette région, personne ne grandissait seul.

Chaque enfant appartenait un peu à tout le village.

Le père missionnaire avait rapidement compris cette réalité.

Chaque fois qu'on lui annonçait une naissance, il interrompait souvent son travail.

On le voyait emprunter les chemins de terre, sa vieille Bible sous le bras, pour aller visiter la famille.

Il entrait toujours avec la même discrétion.

Il s'approchait du berceau.

Il regardait longuement le nourrisson.

Puis un sourire éclairait son visage.

— Voilà une nouvelle âme que Dieu confie à notre communauté, disait-il avec douceur.

Il bénissait l'enfant.

Il priait avec les parents.

Il encourageait le père à protéger sa famille.

Il rappelait à la mère que chaque enfant était une bénédiction, même lorsque les temps étaient difficiles.

Ses paroles consolait.

Sa présence rassurait.

Les familles avaient l'impression qu'un membre de leur propre famille venait partager leur bonheur.

Très vite, une nouvelle tradition naquit dans toute la vallée.

Aucun enfant ne devait attendre longtemps avant de recevoir le baptême.